

de les avoir conservées et transmises, comme un joyau de leur patrimoine.

Au premier rang des invités un jeune lama ne pouvait contenir son enthousiasme. Il mitraillait la scène et les acteurs du « flash » de son appareil de photo.

C'est Staktsang, un abbé, incarnation d'un Buddha. Il a une quinzaine d'années. C'est une forte tête qui en fait voir de toutes les couleurs à ses professeurs. Il adore les engins mécaniques, et aimerait avoir sa jeep personnelle. Son poignet porte une montre en or. Personnage presque saugrenu dans le moyen âge où nous sommes, dans un monde qui survit. Son « flash » illumine le contraste de deux âges : celui des troubadours, chantres du rêve et de la beauté, et celui de la machine, de l'automate perfectionné. Etrange avant-garde de la technique moderne, cette silhouette enrobée de safran, qui brandit une caméra sous le nez d'acteurs dont les rôles ont plus de mille ans, ce lama, héritier de tout le conservatisme du Tibet, et qui ouvre la porte à une invasion...

COURRIER DU CŒUR

Divers auteurs ont décrit tel ou tel aspect de la vie conjugale au Tibet, sous prétexte de s'en offusquer ou de s'en gausser, mais le plus souvent avec l'intention de créer une sensation. Le plus ancien est... Marco Polo qui, à cet endroit de ses extraordinaires aventures, est tombé de tout son long dans le genre sensationnel et grivois puisqu'il accorde aux « pratiques scandaleuses » un bon tiers de son chapitre consacré au « Thebeth ». Notre presse moderne a de qui tenir...

On a pourtant fini par se rendre compte qu'il y avait là mieux que sujets croustilleux. On a étudié, on a réfléchi, et on a découvert des éléments sociologiques de première importance. Un prince de Grèce et du Danemark, passionné du Tibet, a consacré au mariage des Tibétains des pages qui font autorité. Les divers aspects du mariage sont pour nous un domaine particulièrement difficile à pénétrer — à cause de la réserve de l'habitant — difficile à accepter surtout — car il est par certains côtés contraire à nos sentiments.

I

Mais commençons par le commencement : un mariage. Mon serviteur et compagnon de peine — quand je l'aide à scier un tronc, quand il m'aide à porter mon sac de mon-

tagne — est un garçon de dix-neuf ans, affublé de l'imposant nom de Padma-Rigzin : le lotus-la mystique. Il est d'âge à se marier et voilà longtemps que son père y songe. Le père, veuf, s'est remarié, mais sa seconde épouse ne lui a pas donné d'enfant. La pauvre femme se trouve ainsi en un certain état d'infériorité dans la famille puisqu'elle n'a pas contribué à sa croissance. En compensation elle a proposé... sa nièce comme fiancée. Après mûre réflexion — deux ans et demi — tous les parents sont tombés d'accord autour de quelques pots de thé et de bière. (On aime beaucoup les arrangements de famille qui, par échange de cousins ou d'alliés, ont l'air de préserver l'équilibre dans ces clans qui divisent la société selon les dieux particuliers.)

Là-dessus il a fallu consulter l'astrologue.

— En quelles années sont-ils nés ? a-t-il demandé.

— Lui est de l'année de l'eau, elle de l'année du fer.

— Eau et fer ? Excellent, excellent. Deux êtres qui s'entendront bien. Avec l'eau et le fer ne fait-on pas l'acier ? Si elle était de l'année du feu ce serait le désastre : eau et feu sont ennemis. Mais quels sont leurs signes zodiacaux et leurs étoiles ? et les zodiaques des parents ?

Avec une brassée de renseignements — accompagnés d'une épaule de mouton, car un savant ne peut travailler à jeun — l'astrologue s'est plongé dans ses grimoires. Il y a tant de divinités à se concilier, tant de mauvaises influences à écarter, qu'il a fallu rédiger deux pleines pages de rites à suivre. Tout fier, Padma-Rigzin est venu me montrer ce document et m'expliquer les détails qui dépassent l'entendement d'un Européen. J'y ai vu que l'ange gardien de la fiancée désire qu'elle soit amenée sur un cheval roux. J'ai compris aussi que les mauvaises fées qui taquinent sa famille dorment au petit jour et qu'elle doit donc franchir le seuil de sa nouvelle maison au premier chant du coq. Il faut aussi que l'ami de noce soit né en l'année du mouton. Comme Padma n'a pas

d'ami de cet âge il va tourner la difficulté en invitant un étranger de l'année voulue, lequel délèguera à la cérémonie le meilleur ami de Padma. Enfin les fiancés devront entrer dans la maison par la porte de l'Ouest, s'asseoir au premier étage face au Nord, pendant que le prêtre officiant regardera vers le Sud-Est. J'ai offert ma boussole ; Padma-Rigzin n'a pas tiqué.

Je n'ai jamais pu assister à tous les rites d'un mariage bouddhique. Cette fois-ci l'occasion est bonne et je suis prêt à payer le prix. J'y vais donc d'un mouton, sans commentaire. Le compère comprend et vient m'inviter à toute la cérémonie, qui se déroulera dans son hameau.

Une autre personne est invitée : notre jolie voisine, la fille de mon collègue Ts'etan-P'untsok. Comme rien ne doit se passer avant le petit matin, nous avons convenu de ne pas aller au hameau avant minuit. Mais la nuit n'est pas encore close que la jeune fille tape à ma porte, et d'une voix timide :

— N'est-il pas près de minuit ?

Je n'ai pas le cœur de freiner son impatience, et nous partons à travers champs.

Grande illumination penserez-vous ? Du tout. On nous reçoit comme des conspirateurs, et en chuchotant, on nous pousse dans la cuisine où ne fume qu'une misérable mèche d'huile — on joue au plus fin avec le mauvais œil, n'oublions pas.

Pourtant dans la pénombre les préparatifs vont bon train. La cuisine a été mise en ordre, balayée jusque dans les coins, et le sol de terre battue a été arrosé. Preuve que la cérémonie aura lieu ici-même. C'est normal puisqu'on va introduire une future maîtresse de la maison, et puisque la cuisine est en même temps la pièce d'honneur chez les pauvres gens : il y fait clair et chaud — presque. Aidée d'un couple de voisins, la mère mesure de la farine, prépare la

pâte, découpe des quartiers de mouton. Le soufflet marche sans arrêt dans le fourneau de terre couronné de trois marmites et d'un nuage de fumée.

Le père, très à l'aise au bout de son immense pipe à réservoir d'eau, me narre les imprévus de dernière heure : père et mère de la fiancée avaient depuis deux ans accepté les cadeaux de thé, de bière et de beurre que par tradition le prétendant leur envoyait chaque saison. Ils avaient même donné leur accord formel à tous les arrangements. Mais voilà que brusquement ils n'ont plus voulu se séparer de leur précieuse fille, si douce, si bonne, si vive... Une motte de beurre ne les a pas convaincus. Une visite expresse n'a pu tirer d'eux qu'une vague promesse : « L'année prochaine ». Mais renvoyer ? Ce n'était plus possible : non pas qu'on tînt particulièrement à cette fiancée plutôt qu'à une autre ; mais les lama étaient invités, le mouton égorgé, la bière fermentée. Il fallut faire intervenir les deux personnages les plus importants du mariage : les oncles maternels des fiancés. Ils ont pu ordonner aux parents de lâcher leur fille, car ce sont eux, les oncles, qui ont réellement puissance «paternelle».

Tout le morceau n'est, bien entendu, que comédie ; mais chacun la joue avec conviction : ce ne sont pas les jeunes gens qui se font la cour, mais leurs familles.

Celui qui — pourtant — est le principal intéressé, est assis à l'écart, ficelé dans une robe rouge, reluisant sous les couches de beurre dont on a enduit sa tresse. Dans son silence on le sent nerveux, attentif à bien tenir son rôle, étudié dans un apparent détachement. Où est-il, ce fameux fatalisme oriental de la légende ?

De l'autre côté de la paroi, dans le temple familial, on entend marmonner deux voix : un lama et son disciple prononcent les charmes de circonstance. Ils en ont pour vingt-quatre ou quarante-huit heures... Ils apparaissent brusquement sur la porte. Mon hôte s'empresse :



— Quel est votre désir, lama au grand savoir ?

— Donne-moi la natte.

— La voici, très précieux !

— Pose-la ici, entre le fourneau et le pilier.

— A vos ordres, vous devant qui je me prosterne !

— Non, tourne-la vers ce coin de la chambre.

C'est évidemment là que s'assièront les époux. Feront-ils face au Nord ? Hum, j'ai idée que le grand savoir du prêtre n'inclut pas la rose des vents.

Devant la natte mise en place, le lama s'accroupit en marmonnant du sanscrit. D'un sachet extrait de sa ceinture il prend une poignée de riz — magie blanche, la même sous tous les cieux ! — et aligne les grains sur la natte. Il dessine à droite une croix gammée et à gauche trois fragments de spirales partant d'un seul centre et formant comme trois poissons entrelacés. Les deux dessins sont des signes de bonne fortune, mais j'y vois aussi un symbolisme plus poussé : la croix gammée, héritée des mythes solaires qui semblent avoir régné sur le Tibet pré-historique, représente le soleil lui-même et est symbole de puissance agissante. Les poissons symbolisent les dieux de l'eau et de la terre — les *klu* des Tibétains, les *naga* des Indiens — les puissantes divinités de la richesse et de la fertilité.

Chose bizarre, ces deux signes réunis sur cette natte de mariage sont probablement des héritages bien différents l'un de l'autre. L'adoration des dieux des eaux est une importation de l'Inde par le Cachemire presque proche. Le mythe se rapportant au soleil semble être un reste d'une civilisation de nomades et de bergers dont l'origine serait quelque part dans l'Asie occidentale, peut-être en Mésopotamie.

Mais les préparatifs se compliquent. Sur le fourneau le lama dessine avec de la poudre rouge deux triangles inversés formant ce que nous appellerions une étoile juive. Puis il prend une mesure de bois pleine de blé et y plante une flèche

enrubannée. Qu'est-ce là ? Cette flèche est-elle un rappel du temps où il fallait se battre pour obtenir une épouse ? Non, nous ne sommes pas ici dans des souvenirs belliqueux, mais en pleine religion rituelle. La fertilité du blé, la puissance représentée par la flèche sont des thèmes d'une signification bien précise. Sans même le savoir, notre lama qui se croit bouddhique est en train de célébrer un culte de la fécondité. Dans cette cuisine noire de fumée, où une mèche d'huile n'arrive qu'à indiquer les silhouettes, il nous fait remonter très haut dans le temps. Il nous reporte plus loin que l'histoire, jusqu'à cette aube de civilisation qu'était cette société paysanne, éleveuse de bovins, qui créa le Minotaure, qui colorait sa poterie et dressait des pierres gigantesques. On l'appelle méditerranéenne, cette culture, mais il semble qu'elle se soit étendue jusque sur les plateaux tibétains... En quelques gestes le prêtre la fait revivre devant mes yeux en perpétuant ses rites plusieurs fois millénaires.

Dans un coin le voisin est en train de pétrir et de façonner de la pâte. Moule-t-il des statuette à offrir aux esprits ? De l'endroit où je suis assis par terre je n'arrive pas à voir. Une demi-heure plus tard la réponse arrive : ce sont des boules de viande et de pâte, grosses comme des œufs, cuites à la vapeur, et que l'hôtesse nous présente dans un baquet. Plus modeste que les hôtes, j'en prends sept, puis cinq, puis trois, encore trois, et quelques-unes. Amuse-bouche en attendant le repas...

La lune indique que la nuit est à moitié écoulée. Le chef de famille et son fils s'en vont chercher la fiancée. La conversation languit : pendant un temps rien ne se passera. Ma jeune voisine s'étend sur le tapis où nous sommes assis et, avec le plus parfait naturel, s'endort sur son chapeau. Heureux pays où la femme peut garder tant de liberté et de simplicité...

Avec l'hôtesse je monte sur le toit. Par delà les champs on aperçoit un groupe de maisons où, de son lointain village, la fiancée a été amenée chez des parents. De petites lampes et des éclats de voix percent la nuit. On peut deviner où en sont les démarches du prétendant. Sept cavaliers se sont présentés au portail de la propriété où la belle est gardée. Au lieu de leur ouvrir, les habitants, bâton au poing, leur posent des questions chantées :

— Qui fait se rencontrer l'Est et l'Ouest ?

— Le soleil, ombrelle du trône, fait se rencontrer l'Est et l'Ouest.

— Qui fait se rencontrer le Sud et le Nord ?

— La lune, qui blanchit la nuit, fait se rencontrer le Sud et le Nord.

Ce n'est pas une leçon de géographie, mais une interrogation de catéchisme pour s'assurer que le prétendant n'est point hérétique. Les parents de la fiancée brûlent une branche de genévrier sacré et demandent en chantant :

— Cette fumée bleue, pourquoi monte-t-elle ?

— Cette fumée bleue, cette fumée qui monte ? Gyazhin, le Seigneur des dieux, a-t-il été provoqué ? Le genévrier sacré lui est offert.

L'air figé de la nuit d'hiver m'apporte chaque inflexion de la chanson. Etoiles dans le noir, les points des lampes à huiles esquissent les groupes qui s'affrontent. Un cheval piaffe. Les hommes, imperturbables, échangent les répons traditionnels d'un ton bonhomme :

— Regardez les sommets ; cette eau blanche des glaciers, de qui est-elle la boisson ?

— Voyez les sommets ; cette eau des glaciers blancs, c'est la boisson du lion des neiges.

— Dans ce pot à tête de serpent, ce liquide blanc d'orge, de qui est-il la boisson ?

— Dans ce pot à tête de serpent, ce liquide d'orge blanc, c'est la bière des invités à la noce...

Neuf chants s'égrènent ainsi dans la nuit glaciale. Le prétendant et ses compagnons sont introduits dans la maison où les attend une défense plus subtile : on les comble d'attentions... et de bière.

Une bonne heure a passé quand des cris éclatent : à grand bruit le groupe ressort de la maison, juche la jeune fille sur un cheval et s'en vient à la lueur de grandes torches en criant : « Vivent les dieux ! »

Le lama est descendu dans la cour. Dans une niche creusée à côté de la porte, sur une grande pierre, sur le mur du jardin, il dispose ses lampes, ses idoles et ses offrandes. Son aide aligne des cailloux blancs des deux côtés du chemin. C'est la cérémonie classique de magie et d'exorcisme qui se prépare : la fiancée doit être dépouillée des divinités bonnes ou mauvaises attachées à sa personne et à sa famille avant d'être admise au sein de sa nouvelle famille, sous la garde des divinités propres à sa nouvelle maison.

A la lumière rouge et fantasque des torches la fiancée descend de cheval. Ceux qui l'ont amenée s'écartent, elle est seule au milieu du cercle. Du toit où je suis perché presque à l'aplomb de la cour, la scène prend l'allure d'une fantasmagorie au fond d'un puits : le prêtre marmonne ses formules, puis se met lentement à marcher de-ci, de-là, devant la porte. Dans la main gauche il agite une clochette et les castagnettes tibétaines : un tambourin frappé par des billes attachées à des ficelles. Puis, scandant ses phrases, il se met à tourner autour de la jeune femme. Au rythme de l'incantation il saute à grands bonds lourdauds, soulignés par ses draperies et son grand chapeau, et par le crépitement des castagnettes. Enfin il place les deux fiancés côte à côte et récite :

— Le seuil est d'argent, les montants de turquoise et le linteau d'or. Heureux soyez-vous qui allez vivre derrière

cette porte ! Soyez pieux, soyez charitables, soyez pleins de compassion !

Bousculade générale. L'instant d'après nous nous trouvons entassés dans la cuisine. Les fiancés sont debout derrière la natte, lui en face de la croix gammée, elle des poissons. On les fait asseoir rigoureusement en même temps, car le Tibétain refuse autant une préséance de droit à l'homme qu'une préséance de politesse à la femme.

Pendant que le novice lui sert de lutrin, le prêtre a pris sa place à côté du fourneau. — Tiens, ce fourneau, ce bloc de terre percé de trous et patiné de fumée et d'huile, comme il sert bien d'autel ! Réalisme familial et symbolisme s'y rejoignent : le foyer. Humour involontaire aussi : la jeune femme ne sera pas tant l'épouse de Rigzin que la bru et la cuisinière de la maisonnée...

La mesure de blé où est fichée la flèche est déposée entre les jeunes gens pendant que leurs têtes sont enturbannées de blanc. Ces deux turbans semblables signifient que le mariage est accompli, et l'assistance clame sa joie à en faire vibrer le plafond. Suit un rite charmant : le mari prend une poignée de laine brute qu'il tiraille entre ses doigts pour en démêler les poils ; l'épouse saisit un bout de ce flocon blanc, qu'elle se met à filer... Premier travail en commun.

Les parents des mariés ont encore une série de chants alternés à exécuter. Mais est-ce impatience, ou abondance de bière à la fin d'une cérémonie si longue ? Voilà des générations que les paroles se détériorent. Nos chanteurs n'en savent plus que des bribes incompréhensibles qu'ils recourent et anonnent à tue-tête parmi les éclats de rire, jusqu'à ce qu'on apporte le point final au cérémonial : d'énormes assiettes de viande...

II

Reste à vivre ensemble... Le mariage a beau être une cérémonie compliquée, il n'en est pas plus solide pour autant.

Rares sont ceux qui n'ont pas divorcé une ou deux fois. Avouons que le couple commence sa vie avec deux gros handicaps :

D'abord l'union a été décidée par autrui pour toutes sortes de causes sans que le mot amour soit prononcé ou même sous-entendu. Un mariage de raison peut « réussir », nous le savons tous. Mais que de risques il comporte dans une société où aucune morale d'inspiration chrétienne n'insiste sur la valeur permanente de l'union !

Autre chose : le couple vit chez les beaux-parents. On ne fait qu'un ménage. Lui est d'abord et surtout le fils de ses parents ; elle, sans être méprisée, reste deux ou trois ans dans une position de servante ; c'est seulement après d'innombrables hésitations que la belle-mère abandonnera le trousseau des clés du grenier et du garde-manger dont la possession marque la maîtresse de maison.

Les Tibétains sont souvent susceptibles et chatouilleux. J'en ai fait l'expérience avec les Sherpa : malgré la vie simplifiée et la psychologie sommaire d'une expédition en haute montagne, ils se vexent et se cabrent parfois pour des raisons qui nous sont à peine perceptibles. J'en fais chaque semaine la constatation avec les Ladaques, et surtout chez les couples. Fierté déplacée, intention mal comprise, tout peut amener une dispute. Et quand l'amour n'est pas là pour effacer... et quand les parents se rangent nécessairement autour de leur fils...

Monsieur s'est-il emporté au point de gifler Madame ? Madame va-t-elle trop souvent et longuement rendre visite à sa mère ? Aussitôt on en fait des montagnes, on se lamente publiquement avec des airs de persécuté, et on parle de divorce.

Même nos quelques chrétiens n'échappent pas à cette calamité. L'autre jour le mal a atteint le couple le plus pacifique. Quand je l'ai appris, elle était déjà retournée chez son père

avec ses deux bébés. On pleurait de tous côtés, on injurait à plein gosier. Belle-maman en furie parlait de sa bru comme d'une voleuse et d'une fainéante qui s'engraissait plus qu'un yak. Belle-fille effondrée ne mentionnait plus que brigands et meurtriers. Le motif de l'affaire tenait dans le creux de la main : c'était un bijou. La jeune femme avait collectionné des débris d'argent, les avait portés chez le joaillier sans le dire à son mari, et un beau jour était apparue avec une châtelaine sur la poitrine. Remarque pointue d'une belle-sœur dépourvue de bijoux, réplique, rage du mari qui arrache le pendentif et le piétine, bousculade, coup de poing...

Nous passons d'une maison à l'autre pour tenter de tempérer les esprits. Comédie ? Pas le moins du monde. Les uns et les autres veulent la séparation. Pas un mot, pas un coup d'œil ne laisse place à la réconciliation. Il faudra des semaines — et des prières... — pour amollir l'épouse, pour attendrir le père de deux gosses. Comment peuvent-ils amener leur ménage à une pareille crise, elle avec sa bonne tête de paysanne équilibrée, lui avec ce visage si calme, si discret ?

Je me refuse passionnément à traiter les Tibétains d'enfants. Ils ne le sont pas. Pas non plus des adolescents à l'âge ingrat de la révolte. Ce sont des adultes par leur culture, leurs traditions, et leur équilibre dans leur propre système. Pourtant ils ont cette impétuosité, cet emportement de la prime jeunesse. Jusque dans les décisions graves de la vie de famille leur manque de recul, le caractère entier de leurs joies et de leurs peines les fait parfois paraître puérils.

Mais, plus que cette ardeur enfantine, la cause du mal est la conception tibétaine du mariage. Le microbe est endémique, le mal n'est pas tant dans l'individu que dans la société. Au fait pouvons-nous réellement parler de mariage ? N'y-t-il pas plutôt arrangement à bien plaire entre les deux familles pour un temps indéterminé et sans conditions particulières ?

Arrangement entre deux familles... C'est bien la tournure que prennent les événements. Mon serviteur Rigzin a semblé faire un mariage comme nous l'entendons, ou presque. Mais son cas est particulier, car Rigzin est enfant unique, donc seul héritier possible.

Et voilà le mot lâché. Nous sommes enfin dans la perspective tibétaine du mariage : ce n'est pas tant question de sentiment qu'affaire d'héritage. Non pas que tout tourne autour de l'argent, mais ici comme ailleurs la propriété est un des pôles de la vie.

Comme toutes les autres, la société des plateaux trans-himalayens s'est trouvée en face de la question délicate de l'héritage. Nous ne lui connaissons que deux réponses : ou bien un seul enfant hérite et les autres se sentent lésés, ou bien la propriété est divisée avec le risque que chaque part soit trop petite pour entretenir une famille... Les Tibétains sont sortis de l'alternative ; agriculteurs et éleveurs, ils n'ont pas voulu morceler leurs champs et leurs pâturages ; avec leur sens de la famille et un vrai amour pour leurs enfants ils n'ont pu se résoudre à un injuste droit d'aînesse. Voici leur solution : le fils aîné se marie et, du même coup, hérite les biens de la famille — ses devoirs aussi : servitudes, taille et corvées. Ses frères peuvent entrer au couvent ou s'expatrier, mais ils peuvent tout aussi bien rester sous le même toit et sur les mêmes terres à la condition de ne pas fonder de foyer séparé — c'est-à-dire, en pratique, à la condition d'épouser eux aussi la femme de leur aîné. Ainsi il n'y aura qu'un ménage, qu'un groupe de petits-enfants, et la propriété restera entière.

Situation cocasse. Société unique au monde. On a signalé d'autres cas de polyandrie, mais en général il s'agit de sociétés où la femme dirige le groupe. Ici, pas question de matriarcat ; ce sont les frères héritiers qui sont chefs de famille, et c'est par économie qu'ils ont une femme en commun. Par

prudence aussi : un mari garde la famille et la propriété, pendant que l'autre peut entreprendre un de ces interminables voyages si communs sur les plateaux infinis.

La solution inverse se présente occasionnellement. Si une famille a seulement des filles, on choisit pour l'aînée un mari-servant, un *magpa* qui viendra vivre dans la maison héritée et n'aura que le droit de travailler et le devoir de faire des enfants ; les cadettes, si personne ne les prend en mariage, sont femmes du mari-servant de plein droit et sans la moindre immoralité. Dans ce cas il y a matriarcat, mais en même temps polygynie.

Décidément ces gens sont inimitables. Peut-on rêver d'un statut conjugal plus étrange ? Faut-il en rire ? Remarquons que ce système est parfaitement logique et cohérent, et qu'il atteint très bien son but : la sauvegarde de la propriété familiale.

Le malheur est que, justement, ce soit là le but du mariage tibétain : la propriété foncière et la richesse en troupeaux. Cette société admirable à divers titres, extraordinairement attachante aussi, en est restée là — à un culte primitif de la fécondité, et à la sauvegarde de biens matériels. Elle n'a pas pu sentir et exprimer l'amour conjugal ; elle n'a pas non plus imaginé de constituer une famille stable fondée sur un mariage durable.

La société entière en souffre. Dans ces mariages à plusieurs têtes on en arrive tous à vivre aux crochets les uns des autres. L'initiative personnelle est freinée : à quoi bon se fatiguer quand le reste de la famille ne fait rien ? Souvent l'indolence, déjà favorisée par des facteurs religieux ou sociaux communs à bien des pays de l'Est, prend l'aspect d'un engourdissement. La famille ne peut plus sortir de la tradition.

Les tiraillements entre frères dans une union polyandre sont moins nombreux qu'on ne pourrait le craindre. Pourtant ils existent ! Cet entassement d'époux, d'épouses, de parents

et d'oncles est un terrain idéal de querelles. Les anges même n'y résisteraient pas. Or les Tibétains ne manquent ni d'orgueil, ni de susceptibilité. Le feu couve toujours dans un coin du foyer. Un coup de soufflet et l'étincelle jaillit, la flamme monte ; la fumée noircit toute la cuisine et sa poutraison — la société entière.

On a cherché — et trouvé — la stabilité matérielle. Mais c'est aux dépens de la spirituelle. Je suis chaque jour surpris de remarquer combien mes voisins et voisines sont nerveux — plus même : instables. Ils ont de la peine à se fixer à un travail ou une étude, à poursuivre une œuvre commencée. Trop souvent leur tendance est de jeter le manche après la cognée dès qu'ils rencontrent un bois nouveau ou pourri. On divorce pour une vétille, mais aussi on cultive une terre deux ou trois ans puis on l'abandonne par paresse ; on plante un arbre, et on l'émonde avant qu'il soit développé ; on achète un cheval, et quinze jours après on a changé de caprice et de monture.

Cette mentalité est d'autant plus remarquable qu'elle règne en pleine Asie et aux flancs des plus hautes montagnes, dans un pays où on ignore la haute conjoncture, les vitesses supersoniques, le travail à la chaîne — et même la montre. Cette instabilité foncière dont nous nous plaignons tant en Occident depuis une génération, peut-être l'attribuons-nous trop commodément au rythme fébrile de la vie moderne — entité quasi-métaphysique dont nous prétendons ne pas être responsables... Il est troublant de la constater aussi dans un monde qui, du point de vue de la mécanisation, du bruit et de la vitesse, est aux antipodes du nôtre.

J'aimerais bien rencontrer celui qui a créé le mythe du fatalisme oriental, pour l'inviter à vivre quelque temps parmi les Tibétains. Fatalistes ? Heureusement pas. Pourtant dans le domaine de la stabilité on désirerait presque qu'ils le

soient un peu plus. Ou du moins que la « sagesse orientale » leur donne une persévérance et une patience plus marquées.

Leur instabilité affective a sûrement bien des raisons. Mais je suis persuadé que la première est cette forme de mariage polyvalent où l'amitié n'a pas sa place, où l'amour est gaspillé et où les sens même sont faussés. La vieille formule faisant de la famille la base de la société reste parfaitement juste. Encore faut-il que la famille ne soit pas une hydre à sept têtes...

Ce n'est pas ici jugement d'étranger moralisant. Plusieurs chefs du Ladak s'en rendent compte, eux aussi. Ils ont pu constater — ou éprouver — des échecs lamentables. Leur sensibilité se cabre en face de ces « partages » et de cet avilissement de la dignité d'hommes et de femmes. L'un ou l'autre a voyagé à l'extérieur et en est revenu avec une sorte de honte pour le terre-à-terre du mariage traditionnel comparé aux coutumes de l'Inde ou des Européens. En conséquence ils essayent d'une part la politique de l'autruche en niant que la polyandrie soit courante. Mais d'autre part, et de façon plus efficace, ils évitent d'en créer des cas dans leurs familles ; ils s'ingénient à trouver un gagne-pain indépendant pour leurs cadets en les faisant entrer à l'armée ou dans l'administration ; ou bien ils se résolvent à diviser leurs biens et à encourager chaque enfant à faire sa vie de son côté.

Ainsi s'esquisse une lente évolution vers une conception du mariage individuel et non plus familial. Malheureusement ceux qui auraient vraiment l'autorité pour activer cette évolution salutaire, pour créer une nouvelle tradition et imposer des règles, restent amorphes. J'ai nommé les lama. Sans doute est-ce que tel ou tel trouve son compte à la polyandrie familiale ; mais il y a autre chose : il y a que le monde religieux tourne dans son cercle fermé sans souci de guider, d'élever la famille et la société. Un fossé est creusé entre le

prêtre-magicien qui est venu officier au mariage et les deux, ou quatre, ou six êtres humains qui sont unis dans le même mariage.

Et l'Eglise ? Si je me suis étendu longuement sur ce « courrier du cœur », c'est que le problème est au premier plan de la communauté chrétienne. Heurs et malheurs se sont succédé, et de cas en cas le petit noyau des responsables a dû batailler pour remonter le courant des traditions tibétaines, des préjugés et des habitudes prises.

Les dimensions minuscules de la communauté sont à la fois un handicap et un avantage. Un handicap parce que le choix d'une épouse y est limité et qu'on finit par être tous parents. Un avantage parce que, dans un si petit groupe, on peut connaître et étudier les cas particuliers sans avoir besoin de légiférer de façon catégorique et dans l'absolu des principes.

Le point de départ de notre attitude, dans ce domaine comme ailleurs, est celui-ci : annoncer l'Evangile aussi nettement que possible, mais éviter d'imposer nos points de vue, pour que, tant dans les personnes que dans la société, les changements — s'il y en a — viennent du dedans, de la foi et de la compréhension des Ladaques eux-mêmes. Cette attitude peut étonner ; elle a fait bondir certains, qui y ont vu une utopie ou un vœu pie. Mais d'abord ne serait-ce pas une utopie encore plus grande que d'inculquer toutes nos habitudes de pensée et de sentiment à une nation aussi jalouse de ses traditions et de son organisation, et de croire qu'elle les accepterait tout de go et les conserverait ?

Quel orgueil nous pousse à imaginer que notre compréhension et notre mise en pratique de la foi sont meilleures que celles d'autrui ? Mais surtout nous nous comportons trop

souvent à l'égard des convertis, des Jeunes Eglises, comme si nous voulions leur éviter toute expérience pénible ou dangereuse, comme si nous ne savions pas que la mère-poule est la plus mauvaise éducatrice. Est-il sage de faire l'économie d'expériences spirituelles ?

Pendant cent ans l'Evangile a été prêché, aussi clairement que l'ont pu des Européens et des Tibétains en dépit de leurs faiblesses. Pas une seule fois un missionnaire, ni un conseil d'anciens, ni une ordonnance ecclésiastique n'a formellement condamné la polygamie. Et pourtant aucun membre de l'Eglise n'a été polyandre ou polygyne, et il semble même ne s'être jamais trouvé un païen qui refusât d'entrer dans la communauté sous prétexte qu'il était polygame. Preuve éclatante que l'aspect « moralisant » du christianisme n'est pas primordial. Si un homme accepte le baptême, c'est Christ qu'il accepte ; le mode de vie se façonne ensuite.

Dans bien des cas la polygamie a menacé l'Eglise. Chaque fois la famille elle-même s'y est refusée et a cherché une autre solution : le père a divisé sa propriété, ou bien les enfants ont appris un métier — soldat, charpentier, instituteur... — qui permît de sortir du cercle familial. De toute façon il s'agit toujours d'une question de structure sociale à étudier et à adapter, et non d'une pratique immorale à détruire. Non pas que le vice soit absent du Tibet plus que d'autres pays, mais il n'est pas à la racine de la polygamie.

Dans les aspects extérieurs du mariage la situation est plus confuse. L'Eglise du Ladak s'est constamment demandé jusqu'à quel point elle devait conserver les coutumes autochtones. Le missionnaire a affaire aux problèmes capitaux de l'adaptation à une tradition. L'Eglise elle-même n'a pas nécessairement conscience de ce problème d'adaptation. Surtout, une Eglise minoritaire et villageoise comme celle du Ladak vit dans les coutumes de son pays, elle en est baignée, pénétrée ; elle n'a pas besoin de s'y adapter — à moins que

les Blancs ne l'en aient détachée, auquel cas elle a parfois à se réadapter. Son problème est plutôt de savoir distinguer dans sa vie entre ce qui est coutume locale légitime pour des chrétiens et ce qui est tradition religieuse — d'origine bouddhique ou autre — incompatible avec l'Évangile. Pareille distinction est très difficile dans cette société essentiellement religieuse, et surtout dans le domaine du mariage et de la famille où se chevauchent des traditions nombreuses et touffues.

Ainsi on a beaucoup discuté — et on discute encore — pour savoir s'il faut se marier de jour ou de nuit. Les uns ne veulent pas la nuit, disant que c'est pratique superstitieuse contraire à la tradition chrétienne, et que cela confirme les bouddhistes dans leur croyance aux esprits. Les autres veulent la nuit, affirmant que c'est coutume indépendante de la religion tibétaine, que c'est simplement déférence pour le roi — qui, traditionnellement, est seul à se marier de jour —, et que d'ailleurs, en fait de tradition chrétienne, la parabole des dix vierges se situe bel et bien au milieu de la nuit... La question reste pendante, et chaque famille choisit la réponse que lui suggère son désir d'afficher du mépris pour fées et diables, ou son souci de rester solidaire de la société de son pays.

Par contre on a délibérément et de bon cœur fait foin de l'affirmation biblique : « l'homme est le chef de la femme », et on y a calmement substitué : « l'héritier est chef de la famille ». Nombreuses sont les héritières auxquelles on a donné un *magpa*, un mari-servant, et dans ces cas-là il ferait beau voir que Monsieur prétendît être le chef ! C'est alors, dans toute sa gloire, le règne du jupon — si on peut le dire chez des gens qui, hommes et femmes, s'habillent d'une longue robe sur un pantalon long... Ce pouvoir légal et dictatorial de Madame n'est pas évangélique, hélas, mais avouons que c'est au moins la franche reconnaissance d'un

état de fait dont d'autres sociétés donnent des exemples tout aussi certains quoique inavoués...

III

La fille aînée de Tashi, malgré ses vingt-cinq ou vingt-six printemps, n'était pas encore mariée. Elle s'en était bien impatientée quelquefois, mais en bonne chrétienne, elle avait gardé un honneur qui est chose fort rare dans le pays. Enfin son père se mit à la recherche d'un mari pour elle. Il passa en revue les jeunes gens de l'Église, mais soit qu'ils fussent de trop commune extrace, soit qu'ils appartenissent à l'une des familles avec lesquelles il est brouillé, notre bonhomme rentra bredouille de cette chasse au fiancé. Il s'en alla donc battre les buissons hors de la petite forêt de l'Église, et finit par tomber en arrêt devant un beau garçon, riche et de haute naissance. Juste ce qu'il fallait. La question de savoir s'il plaisait à la demoiselle n'effleura pas Tashi, ni sa fille d'ailleurs, ni le beau garçon. Ce qui importait au père était que sa famille fût alliée à la richesse et à la noblesse. Le garçon désirait avoir quelqu'un pour cuire sa soupe et lui donner des enfants. Quant à la jeune fille, son seul souci était de devenir la femme de quelqu'un, « d'appartenir » à quelqu'un — puisque les Tibétains emploient le même mot pour désigner un époux et un propriétaire. Tout semblait donc parfait.

Mais le beau garçon était musulman. Or, la religion dans cet heureux pays est une affaire communautaire, une foi de famille ou, mieux, une foi de maison. Chrétiens et musulmans ont gardé de leurs ancêtres et de leurs voisins lamaïques le sentiment très marqué que telle maison est sous la protection particulière de tel dieu — que toute la maisonnée se doit d'honorer. On peut vraiment parler de maison chrétienne ou de maison bouddhique. Vivre dans une maison implique se placer sous l'autorité de son dieu. Il est inconcevable pour mari et femme de n'avoir par la même foi.

La jeune femme, c'était clair, ne pouvait rester chrétienne et vivre dans une maison musulmane. Que faire ? C'est là que Tashi dépensa ses trésors de subtilité et de rhétorique. Il s'avisa que sa fille, quoiqu'elle eût des frères qui sont les réels héritiers de la maison, était l'aînée et par là pouvait à la rigueur être considérée comme héritière. En ce cas-là, elle avait le droit de s'adjoindre un mari-servant qui viendrait vivre dans la maison. Si Tashi, à l'aide de substantiels avantages, réussissait à persuader le beau garçon d'accepter l'humble rôle ou au moins le nom de *magpa*, la jeune femme resterait dans la maison, et ainsi resterait chrétienne.

L'intention était louable. Les tractations s'avèrent difficiles. Le garçon accepta en principe dès les premières démarches, mais lui et sa famille posèrent des conditions et demandèrent un prix si exorbitant que le marché traîna en longueur. On discuta, on rediscuta ; il y eut une interruption due à un deuil ; puis on reparla chiffres et prestige. Enfin on tomba d'accord et Tashi, tout fier, s'en vint annoncer un prochain mariage au missionnaire.

Le bonhomme, malheureusement, n'avait pas pensé à un détail. Durant les longs pourparlers, le jeune musulman était venu deux ou trois fois à la maison chrétienne pour discuter ceci ou cela. Il y avait aperçu sa fiancée, lui avait fixé un rendez-vous. Là, probablement, il lui déclara que jamais il ne deviendrait un *magpa* dépendant d'elle, et que si elle voulait l'épouser, c'était bel et bien à elle de venir chez lui. La pauvre enfant s'effraya à la pensée de ne pas être mariée. Un beau matin, son père ne la trouva plus chez lui : tout autour du foyer étaient disposées les peaux de moutons dans lesquelles dort la famille, mais la peau qui devait recouvrir la jeune fille était vide. Après trois jours de réflexion, Tashi s'en alla se planter devant la maison du beau musulman :

— Je veux voir ma fille.
— Ta fille ? Je crois qu'elle est partie en visite au village voisin et reviendra après-demain.

— Je l'attendrai ici.

Il venta, il neigeotta, les curieux s'assemblèrent autour du pauvre père. Au bout de quelques heures, soit pitié pour le vieil homme, soit confiance en leur force, les musulmans amenèrent la jeune femme sur le pas de la porte.

— Pourquoi nous as-tu quittés ?

— Ils m'ont demandé de venir ici.

— Pourquoi t'es-tu ainsi laissé voler ?

— Pour me marier.

— Quand reviendras-tu ?

— Je désire rester ici.

C'est fait. Elle a dit devant témoins, devant vingt badauds, qu'elle désire rester. Un procès n'est plus possible ; elle n'a pas été ravie contre son gré. Elle a accepté. Il ne peut qu'accepter aussi. Et quand il pose la question qui, pour lui, est cependant capitale : « Resteras-tu fidèle à ton Eglise ? » il ne s'étonne même plus de ne pas recevoir de réponse. Sa fille lui a été volée corps et âme — victime à la fois consentante et inconsciente de cette société qui ignore la personne et l'amour.